

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 22.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 1ER JUIN 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Une appréciation.—Bibliographie (suite).—Aux abonnés de Saint-Jean d'Iberville.—Avis.—Le parc Mont-Royal.—Centenaire.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Mon souhait.—Nos gravures : Les inondations : Mise en mouvement de l'engin Corliss ; Les commères de Briquebec ; Horticultural Hall.—Le salut.—Un prêtre enterré vivant.—Portrait de Notre Seigneur Jésus-Christ.—Le Centenaire.—Noces d'or du R. P. Point, S. J.—Courrier des Dames.—Nouvelles générales.—Amélioration des terres.—Faits divers.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Poésie : Epître.—Rosalba ou deux amours, épisode de la rébellion de 1837 (suite).—Histoire de plusieurs bêtes.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : L'Exposition de Philadelphie : Entrée du palais de l'horticulture (horticultural Hall) ; Les inondations : aspect des quais à Montréal le 20 mai ; Les commères de Briquebec ; L'Exposition de Philadelphie : le pouvoir moteur, engin-Corliss, mis en mouvement par le Président Grant et l'Empereur du Brésil.

UNE APPRÉCIATION

Nous reproduisons du *Courrier des Etats-Unis* le passage suivant, extrait de la correspondance parisienne de M. Frédéric Gaillardet. Il n'est guère nécessaire, pour nos lecteurs habituels du moins, de relever l'erreur qui a fait voir à M. Gaillardet une création nouvelle, là où nous n'avions opéré qu'une transformation, peut-être même une résurrection ; ni celle qui attribue à M. Chauveau la fondation de *L'Opinion Publique*. Chacun en Canada sait que nous avons fondé ce journal en 1869. Ceci n'enlève rien à la vérité des observations que fait M. Gaillardet à la louange de notre collaborateur distingué. Lorsque M. Gaillardet écrivait ces lignes, évidemment il ne pouvait connaître la position que M. Chauveau a depuis acquise de président de la Commission du Havre de Québec ; il ne se serait pas autrement mépris sur les relations qui existent entre M. Chauveau et *L'Opinion Publique*. Cet incident nous sert d'occasion pour attirer l'attention de ceux de nos lecteurs qui ne sont pas dans le secret, aux REVUES EUROPÉENNES, BIBLIOGRAPHIES, etc., signées P. C., dans lesquelles M. Chauveau déploie, à leur intention, les connaissances étendues, le jugement sain, la fine critique, l'élégante diction qui en font un écrivain aussi intéressant qu'aimable.

Quant à la fin de la lettre de M. Gaillardet, nous le remercions du compliment qu'il nous fait, et nous souhaitons que toutes les familles canadiennes puissent voir *L'Opinion Publique* du même œil que sa fille et lui :

Un journal hebdomadaire récemment fondé à Montréal, *L'Opinion Publique*, disait dernièrement que ce n'était pas le Canada qui se plaindrait de la consolidation de l'empire britannique, "car il sera bien longtemps encore, ajoutait-il, avant de pouvoir se passer de la protection de l'Angleterre."

Ce sentiment de loyalisme m'a d'autant plus frappé de la part du journal canadien, qu'il est rédigé en français, c'est-à-dire par des hommes du Bas-Canada. Il est vrai que parmi ces hommes il en est un qui était, il y a peu de temps encore, ministre de l'instruction publique, premier ministre de la province de Québec et président du sénat. Je veux parler de M. Pierre Chauveau. Après la mort de son collègue et ami, G.-E. Cartier, qui avait rendu tant de services à son pays, le parti conservateur, dont il était l'un des plus fermes appuis, a été, comme vous le savez, évincé du pouvoir par le parti radical, et M. Chauveau perdit la présidence du sénat. Il crut devoir résigner son siège au sénat, par un excès de dignité, et il se porta candidat au comté de Charlevoix. Mais il y fut battu.

Comme il est sans fortune et père de famille, il a pris bravement son parti, et il a repris son métier de journaliste, dans lequel il débuta comme correspondant au *Courrier des Etats-Unis*. Il s'est entendu avec M. G. Desbarats, imprimeur, de Montréal, pour fonder un journal hebdomadaire illustré. "Me voici donc, m'écrivait-il avec une touchante philosophie, recommençant la vie, écrivant sous la signature de

P. C., sous laquelle j'ai fait mes débuts dans le *Canadien* et sous laquelle aussi je me suis fait connaître par une correspondance dans votre journal." M. P. Chauveau a donc été en quelque sorte, un enfant du *Courrier des Etats-Unis*, et un enfant qui lui a fait grand honneur. J'espère que dans cette seconde partie de sa carrière, M. P. Chauveau sera aussi heureux que dans la première.

Il le mérite par son talent qui a mûri, par les connaissances qu'il a puisées dans la pratique des affaires, par sa fidélité à ses principes et par sa loyauté de son caractère. Le journal dont il est le principal collaborateur est d'ailleurs des plus intéressants. Il est fait avec plus de goût que les publications illustrées et non illustrées du continent américain. Les familles ne sauraient trouver une lecture plus amusante. C'est l'opinion de ma fille qui en fait sa lecture favorite, et je le contresignerai des deux mains, si une seule ne suffisait pas.

FRÉDÉRIC GAILLARDET.

BIBLIOGRAPHIE

L'AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB.—Résumé des travaux de quelques savants, par Oscar Dunn.—Montréal, 1875. Eusèbe Sénécal, in-4°, pp. 47.

(Suite et fin)

Quant à l'impression faite sur les sauvages, elle rendrait compte des traces de Christianisme que les premiers missionnaires ont signalées chez les nations de la Nouvelle-Ecosse, de ce singulier chant sauvage entendu par Lescarbot, et où le mot *alleluia* revenait si souvent, et de tout ce que le Père Leclerc dit des sauvages *portecroix* de la Gaspésie (1). Il est vrai que l'on a voulu attribuer ces choses aux rapports que ces peuples avaient eus avec les Basques et les autres Européens qui, avant de Monts et Champlain, et même avant Jacques Cartier, fréquentaient déjà Terre-neuve et les côtes du golfe Saint-Laurent, ou bien encore avec les Espagnols, qui, depuis environ un siècle, s'étaient établis sur le golfe du Mexique. Mais il semble que les Islandais ou les Irlandais (en donnant créance aux légendes moins précises de ces derniers) offriraient une meilleure explication de vestiges chrétiens si considérables et si frappants.

Il est très-probable qu'avec les colons du Markland et du Vinland, il émigra peu de femmes ; que la famille, cette condition indispensable de toute colonisation, fit presque toujours défaut à ces établissements ; nous disons seulement *probable*, car d'un autre côté, l'on prétend qu'ils eurent un bien plus grand développement, et l'on a voulu voir jusque dans l'intérieur et même jusque dans l'Amérique du Sud, des traces de l'émigration scandinave anté-colombienne.

Quant à ce qui est de la disparition de ces colonies, elle reste enveloppée dans l'obscurité et le mystère. M. Ferland, qui a résumé, en quelques pages très-lucides, tout ce qui concerne les découvertes antérieures à celles de Jacques Cartier, assigne à la ruine des établissements islandais des causes que nous avons mentionnées plus haut :

Les rapports entre l'Islande et le Markland, dit-il, continuèrent longtemps, puisqu'un vais-

(1) Ce chant se trouve noté à la fin du 2d volume de l'histoire du Canada, de Sagard, réimp. de Truss, sous le titre de : *Musique pour l'histoire du Canada*, entre autres mots on y lit : "Egrinâ han han — alleuia — tamsia dou veni." Quelques auteurs prétendent qu'il n'y a dans ce mot *alleluia* qu'une simple coïncidence. Il est difficile cependant, de le croire ou de penser que ce fut une illusion. Lescarbot, qui ne tire aucune conclusion propre à faire douter de sa sincérité, ajoute : "J'écoutay attentivement ce mot *alleluia* répété par plusieurs fois et ne sceu jamais comprendre autre chose. C'est ce qui me fait penser que ces chansons sont à la louange du diable si toutefois ce mot signifie, envers eux ce qu'il signifie en hébreux, qui est : Louez le Seigneur."

seau islandais, en l'année 1347, alla faire un chargement de bois dans ce dernier pays. Les communications entre l'ancien continent et le nouveau paraissent avoir cessé vers cette époque, par suite des attaques répétées des Skrallings, mais surtout par les ravages que causa la *mort noire* dans le nord de l'Europe, entre les années 1347 et 1351. Depuis lors jusqu'à la fin du quinzième siècle, l'Amérique resta abandonnée à ses anciens habitants. (1)

Du reste, toutes les questions qui concernent la découverte et l'établissement de notre partie du monde excitent en ce moment plus que jamais l'attention des savants ou des simples amateurs de recherches historiques. Ceux qui s'y intéressent plus particulièrement se sont organisés ces années dernières et se sont donnés à eux-mêmes le titre d'*Américanistes*.

Le premier Congrès international des *Américanistes* s'est tenu l'année dernière à Nancy, le 19 juillet ; le second aura lieu à Luxembourg, le 10 septembre 1877.

Deux gros volumes, contenant le procès-verbal de séances et tous les mémoires lus ou envoyés au congrès, viennent d'être distribués aux abonnés du Canada, qui, d'après la liste publiée à la fin de l'ouvrage, sont déjà au nombre de 33 (2). Tous les pays du monde y sont représentés. Parmi les mémoires publiés, nous avons remarqué : un travail du Père Petitot sur les langues sauvages de l'extrême nord de l'Amérique, une note de M. Le Métayer-Masselien sur les poteries trouvées à Montréal, il y a quelques années, sur l'emplacement où devait être l'Hochelega de Jacques Cartier, une étude sur les antiquités Péruviennes, par M. Campbell, de Montréal, et un mémoire de M. Lucien Adam sur le dictionnaire et la grammaire de la langue des Cris du Père Lacombe.

Cette réunion a été une fête pour l'antique capitale de la Lorraine. Dès la veille, dit le compte-rendu, M. le maire de Nancy a fait pavoiser la façade de l'hôtel-de-ville aux couleurs des nations dont les noms suivent : Canada, Etats-Unis, Mexique, Guatemala, Salvador, etc. La séance d'ouverture s'est tenue dans la grande salle du palais ducal, qui était décorée à l'une de ses extrémités d'un trophée de drapeaux américains dont les hampes étaient réunies par un large écusson sur lequel on lisait les noms de Leif-Erickson, Jean Cousin de Dieppe, Christophe Colomb et Améric Vespuce. Dans une autre salle, on avait installé une exposition de curiosités et d'antiquités américaines.

Toutes les légations des différents pays de l'Amérique avaient été invitées ; le ministre plénipotentiaire de la république de San Salvador voulut bien prendre la parole. Nous remarquons dans le discours de M. Torrès Caicedo cette boutade spirituelle et que les Européens ont pu trouver peut-être un peu vive, mais qu'un Franco-canadien aurait pu encore, avec plus de raison, adresser à ses cousins d'outre-mer :

Vous êtes appelés, messieurs, à résoudre de grands problèmes ; mais pendant que vous vous occupez de l'Amérique antérieure à la conquête espagnole, vous ferez en même temps une œuvre utile à l'Amérique actuelle. Vos travaux attireront sur elle l'attention des Européens. Elle est si inconnue ou si mal connue, qu'elle a pour ainsi dire besoin d'être découverte une seconde fois, et qu'il faudrait, pour la voir telle qu'elle est, le génie d'un Christophe Colomb.

Dans les nombreux mémoires et dans les conférences qui forment ces deux vo-

(1) Ferland, Histoire du Canada—Québec, 1863, 1er vol. p. 7.

(2) L'abonnement n'est que de 12 francs et donne droit à une carte de membre.

lumes, on trouve pour le moins autant d'opinions différentes qu'il y en avait autrefois d'après Hornius. Les droits de l'Islande, des autres pays scandinaves, de l'Irlande, des Phéniciens, des Atlantes de Platon, des Basques, des Dieppois, des Portugais, des Espagnols, des Chinois, des Indous, des Juifs, des Egyptiens, des Tartares, soit à la première découverte, soit à l'établissement de l'Amérique, ont été tour à tour discutés, et les religions, l'histoire, la géographie, l'ethnologie, la cranio-logie, la linguistique, l'astronomie, l'histoire naturelle, l'architecture, la musique même, en un mot, toutes les sciences et tous les arts ont été mis à contribution pour ces débats, imposants dans leur ensemble, malgré l'imperfection et quelquefois même la bizarrerie de certains détails.

Nous y retrouvons les deux écrivains si souvent cités par M. Dunn dans sa brochure : M. Gavier et M. Gaffarel. Chacun d'eux a envoyé au congrès une dissertation qui peut être considérée comme le complément de son livre. M. Gaffarel, quoiqu'avec beaucoup de prudence et de circonspection, paraît tenir pour les Phéniciens. Il n'abonde point, cependant, dans le sens de ceux qui ont voulu lire une inscription phénicienne sur le rocher de Dighton ; il se montre très-sceptique à l'égard du système de Rafn et de Magnusen. "Cette fameuse inscription, selon lui, est et restera une énigme indechiffable."

M. Gaffarel paraît, du reste, être bien sur ses gardes à l'égard de toutes les trouvailles qui peuvent se faire au pays de Barnum. Il raconte l'histoire du géant apocryphe d'Onondaga :

En 1869, dit-il, le monde artistique et savant fut mis en émoi par la nouvelle de la découverte d'une statue gigantesque, d'origine phénicienne, trouvée à Onondaga, à plusieurs mètres au-dessous du sol, dans des fouilles pratiquées pour reconnaître de prétendus gisements de pétrole. Voici ce qui s'était passé. Un certain M. Morton, de Buffalo, s'avisa de faire tailler dans un bloc énorme de pierre, pris dans les carrières du fort Dodge, dans l'Iowa, une statue en pied, par le statuaire Foley. Afin de ne donner l'éveil à personne, on garnit de tapisseries l'intérieur de l'atelier, puis des acides et des couleurs habilement appliqués donnèrent à la statue une apparence de vétusté fort respectable. Quand elle fut terminée, on la déposa dans une caisse immense et on la conduisit à Onondaga. M. Morton la fit ensuite enfoncer à la profondeur où il la retrouva sans peine deux mois plus tard. Bientôt on ne parla plus que du géant phénicien de l'Onondaga. Mais trop de personnes avaient été mises dans le secret. Quand la fraude fut découverte, M. Morton fut saisi d'un désespoir si violent, qu'il se pendit à un arbre, tout près de l'endroit où il prétendait avoir découvert son géant phénicien.

Je ne sache pas que fin si tragique ait été réservée à l'inventeur de l'inscription phénicienne de Parahyba. Mais tous ceux qui ont eu à leur disposition une copie de ce document, sont à peu près d'accord à ce sujet, et le dernier savant qui ait traité la question, M. Schlottman, n'hésite pas à croire à une nouvelle supercherie archéologique ; nous partageons de tout point sa réserve.

C'est avec la même prudence que nous parlerons d'une galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra, sur le Rio Negro, justement dans le pays des Macares, et dont M. Brasseur de Bourbourg a donné le curieux *fac-simile*.

Et M. Gaffarel n'a certes pas tort. Les congrès scientifiques sont trop souvent le centre vers lequel convergent bien des chimères, et celui de Nancy a failli être victime de plusieurs mystifications. Nous sommes certain qu'à son ouverture, autant de canards volaient autour du palais ducal qu'il y a de cigognes perchées sur les édifices de Strasbourg.